

Annales historiques de la Révolution française

317 (juillet-septembre 1999)

Numéro 317

Claude Mazauric

Hegel

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Claude Mazauric, « Hegel », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 317 | juillet-septembre 1999, mis en ligne le 21 avril 2004, consulté le 06 février 2016. URL : <http://ahrf.revues.org/912>

Éditeur : Armand Colin, Société des études robespierristes

<http://ahrf.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://ahrf.revues.org/912>

Document généré automatiquement le 06 février 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Claude Mazauric

Hegel

Pagination de l'édition papier : p. 543-545

- 1 S'agissant du philosophe Hegel, on a tout dit et son contraire... Mais une certaine vulgate a fini par nous imposer l'image d'un penseur hors du commun, au savoir incommensurable mais à la pensée délibérément et irrémédiablement obscure, politiquement rebelle en sa jeunesse mais, le temps de la maturité venu, rangé sous la bannière de l'ordre étatique prussien. Sa philosophie cependant aurait par elle-même introduit des germes théoriques de subversion que les néo-hégéliens dits de «gauche», utiliseront dans le combat philosophique et politique qu'ils engageront dès le lendemain de la mort du maître et de ses étranges obsèques à Berlin, le 16 novembre 1831. Le livre de Jacques D'Hondt, véritable monument de science et modèle d'analyse critique des textes, des témoignages et même du silence des sources, nous conduit à concevoir différemment le philosophe et à comprendre autrement ce que nous avons cru comprendre de sa démarche philosophique, notamment à travers la lecture de ses *Écrits politiques* et de ses *Leçons sur l'histoire*, si importants pour qui essaie de mesurer ce que j'appellerai «l'effet Révolution française» sur le cours de l'histoire européenne et sur l'histoire de la pensée théorique. Ce n'est donc pas vaine forfanterie si la première phrase du livre de D'Hondt est celle-ci: «Voici le Hegel nouveau, qui ne ressemble guère aux images familières» car elle en résume tout le dessein et en annonce l'apport, à mes yeux, considérable.
- 2 Soit le premier chapitre du livre: la mort de Hegel (du fait de l'épidémie) et ses obsèques, problématiques, exceptionnellement autorisées par la Cour de Prusse, tenues devant une masse d'étudiants venus entendre le Pasteur Marheinecke, Recteur de l'Université de Berlin et ami de Hegel, et Frédéric Forster, son disciple méconnu, rendre hommage à la mémoire du grand homme, disparu au faite de sa gloire à l'âge de soixante et un ans. Des discours connus mais jusqu'ici jugés inintelligibles par les biographes de Hegel qui n'y voyaient que du feu. D'Hondt, lui, décrit ces discours à l'aide de dictionnaires de la Franc-maçonnerie et en dévoile l'ésotérisme, représentatif du rituel métaphorique des hauts grades et, ce faisant, il en éclaire la finalité: unir dans une même connivence implicite ceux qui entendent le message, lequel demeurera obscur aussi bien pour les naïfs que pour les espions et les sbires du monarque Frédéric-Guillaume III présents dans l'assistance! Ainsi, avec ce récit de ce que fut le dernier moment du passage du philosophe sur cette terre, nous sommes amenés à saisir ce que fut sa vie, placée, nous dit l'auteur, sous le signe «d'un devoir de dissimulation» (cf. p. 189, p. 316, mais surtout les pages 232 à 242.)
- 3 Né à Stuttgart le 27 août 1770 – la même année que Hölderlin et que Beethoven – dans l'un des États qui fut parmi les plus conservateurs de l'ancien espace germanique, dominé en outre par un souverain, le duc de Wurtemberg, qui en fut l'un des plus tyranniques et l'un des plus stupides, le jeune Hegel eut pour lui la chance d'être un brillant élève, issu d'un milieu de bourgeoisie modeste finalement consacrée au service de l'État, et en conséquence le malheur personnel de devoir intégrer le fameux *Stift*, le séminaire luthérien de Tübingen en Souabe, pour s'y soumettre à la rude férule éducative destinée à faire de lui un pasteur d'abord éduqué pour le service du prince. Mais ce «passage» (p.45) de cinq années au *Stift* qui aurait dû faire de lui un serviteur aux ordres, lui donnera surtout l'occasion, dans le contexte bouillonnant du *Spätaufklärung* et de la Révolution de France, de connaître et de communier idéologiquement avec ses amis et condisciples, Hölderlin et Schelling, dans une révolte intransigeante et absolue contre la discipline intellectuelle de ce «siècle incurable» qui persistait en Souabe et contre les règlements tatillons qu'on prétendait encore leur imposer: révolte radicale dont les trois amis apprennent à camoufler, sous les apparences d'une acceptation sournoise de l'ordre imposé, la profondeur et à en travestir le sens radical en jouant de l'ésotérisme et de l'exotérisme du vocabulaire ou de la structure poétique et rhétorique des énoncés.
- 4 Renonçant au magistère pastoral au sortir du *Stift*, il n'était d'autre voie pour Hegel que de s'engager dans le préceptorat, cette manière de domesticité savante qui avait conduit tant

de ses contemporains dans l'impasse et à abdiquer leur talent et leur âme. Grâce au soutien d'employeurs francs-maçons, voire agrégés au courant organisé des Illuminés de Bavière, le jeune Hegel au contraire y trouvera, d'abord à Berne puis ensuite à Francfort en 1797, le moyen de desserrer l'état administratif et idéologique que les principicules allemands bousculés par la Révolution puis par Bonaparte, prétendaient imposer en tout lieu. Ses premiers écrits publiés et la force de sa pensée lui ouvrent les portes (encore bien étroites) de l'université luthérienne: celle de Iéna de 1801 à 1808, puis après un séjour plus heureux à Nuremberg et en Bavière (Bamberg), celle de Heidelberg. Jacques D'Hondt montre ainsi longuement comment Hegel entendait assurer son indépendance, forme préalable de sa liberté, sans pouvoir simultanément renoncer à en payer durement le prix, social, professionnel et moral. Combien de gestes cauteleux et de dissimulations il a fallu commettre pour se protéger et préserver son être pensant et la liberté de sa plume! D'autres (Hölderlin) en ont sans doute perdu la raison et de combien aujourd'hui ne dit-on pas encore qu'ils souffraient, comme Rousseau naguère, «d'un complexe de persécution»! Passé le souffle de la Révolution et de Napoléon, alors que l'Europe continentale s'est enchaînée sous la tutelle des Empereurs après s'être enfoncée dans des guerres sans fin, cette liberté, Hegel aurait pu la trouver loin de la «prison européenne», en Amérique, qu'il tient pour «le pays de l'avenir» (p. 140) – il l'écrit dans son *Esthétique* –, mais c'est dans cette Europe-là pourtant et nulle part ailleurs, dans cette Europe qui va devenir bientôt et demeurer jusqu'à sa mort l'Europe de la Sainte-Alliance, que demeure toujours fécond le grand mouvement de la pensée philosophique, celle de Spinoza, dont il se nourrit, celle de Kant et de ceux qui pensaient par lui, dont il s'est séparé déjà depuis Iéna. C'est donc au cœur de cette Europe de la spéculation philosophique, à l'Université de Berlin où les ministres réformateurs un temps au pouvoir le feront venir en 1819 pour y occuper la chaire naguère illustrée par Fichte – vacante depuis 1814 – que Hegel se mettra pour la dernière fois en mesure de saisir l'esprit du temps, de comprendre le mouvement de l'esprit dans le temps, la nécessité de l'histoire qui se fait, de mettre la Science au service de l'intelligence du présent. Dans cette entreprise prométhéenne, lucidement, volontairement, Hegel optera donc pour la construction, véritablement schizoïdique, d'un «double langage» (titre du chapitre XVI) dont il attend qu'il fasse penser ceux qui l'entendent et qu'il égare les oppresseurs qu'il s'agit de tromper: toutes pratiques discursives qui auraient été impossibles sans la semi-complicité des ministres réformateurs, Hardenberg et Altenstein. Ici se lit dans le livre de D'Hondt un admirable chapitre (pp. 281-325) sur les «disciples» de Hegel, ceux qui furent ses «initiés»: Carové, Förster déjà cité, Henning, Ulrich, Ruge, etc. Double langage dont la pratique systématique permet aussi, il faut bien l'admettre, de jouer de l'obscurité recherchée pour dissimuler contradictions et apories mais aussi pour anticiper par les mots sur d'éventuelles certitudes rationnelles que la raison dialectique était encore dans l'incapacité de concevoir. Hegel nous emmène toujours plus loin que lui-même. La stratégie hégélienne d'occupation de tout le savoir philosophique accumulé (la «Science») conduit le philosophe de Berlin, un peu trop érigé dans la tradition historiographique en position de paraître un véritable autocrate de la pensée – lui qui était toujours susceptible de basculer du Capitole d'une position officielle à la Roche tarpéienne d'une réclusion –, à radicaliser sans le dire son «système de philosophie», lequel implique refus de toute mythologie, négation absolue de la théologie, recherche à travers la mise en évidence de la catégorie de l'esprit universel, de la rationalité généralisée du monde des hommes et de l'Histoire. «Le dernier mot que Hegel destina à la publication fut, un peu par hasard: Révolution» (p. 387) nous apprend Jacques D'Hondt! Ce philosophe qui réussit à préserver son indépendance, matrice de sa liberté d'écrire, qui fut en réalité un opposant libéral au despotisme et non un «révolutionnaire» comme on les produisit en France quarante ans avant sa mort, qui se vit couvrir d'honneurs qu'il mettait illico au service d'une pensée destinée à subvertir par le concept, un monde agi qui ignorait ce qui l'agitait, aura légué à la postérité par peintres de chevalets interposés, «la figure qu'il s'est choisie, triste et dure, presque aussi lugubre déjà que son masque mortuaire» (p. 396): elle orne la couverture du livre! Nous pourrions nous en sentir très éloignés. Mais au terme de la lecture du D'Hondt, ce Hegel, lucide incomparablement et combatif avec obstination, nous paraît étonnamment proche et contemporain.

- 5 Double visage et double langage, nous n'en aurons pas fini de si tôt avec celui qui règne au ciel de toute philosophie! Raison de plus de ne pas se priver de la lecture nécessaire du beau livre de Jacques D'Hondt dont j'éprouve le sentiment qu'il est venu à son heure, en cette fin de siècle qui est aussi la fin d'une époque.
-

Référence(s) :

Jacques D'Hondt, *Hegel*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, 424 pp., Col. «Biographie».

Pour citer cet article

Référence électronique

Claude Mazauric, « Hegel », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 317 | juillet-septembre 1999, mis en ligne le 21 avril 2004, consulté le 06 février 2016. URL : <http://ahrf.revues.org/912>

Référence papier

Claude Mazauric, « Hegel », *Annales historiques de la Révolution française*, 317 | 1999, 543-545.

Droits d'auteur

Tous droits réservés
